

faubourgs, jusque dans les égouts où elles sont écloses. Puis, dans *les Etablissements pénitentiaires en France et aux Colonies*, il s'est attaché à décrire, en 1875, tous les efforts faits pour redresser, purifier, améliorer l'enfant coupable ; il a visité, examiné, dans leur régime hygiénique, disciplinaire et moral, toutes les maisons d'éducation correctionnelle, les colonies agricoles, les institutions de patronage, d'asile et de protection pour les jeunes libérés, recommandant les unes, stimulant les autres, employant sa chaleur d'âme à étendre le cercle d'action, la renommée et et les services des fondations qui lui paraissaient les meilleures.

Un dernier ouvrage, *Misère et Remèdes*, a complété et couronné les deux premiers. Il en est aussi la conclusion. Est-il besoin de dire que celle-ci n'a rien de radical ni d'absolu ? Si l'auteur touche du doigt les plaies les plus rebutantes, c'est toujours avec une profonde et tendre compassion. Au mal lui-même il donne les épithètes les moins blessantes. Il s'est souvenu de Fénelon parlant des bâtards de Lacédémone, « nés, dit-il, de femmes qui avaient oublié leurs maris absents ». Mais c'est peu de donner un nom déce nta la misère ; il importe davantage d'en chercher les causes et le remède. Or, la société moderne qu'on accuse tant d'égoïsme n'est pas plus coupable de ces souffrances que la société ancienne. Elle se débat pour innover, elle lutte contre des obstacles nouveaux élevés par les conditions nouvelles de l'existence. Sécularisée, elle a pris à sa charge une incalculable responsabilité envers les classes laborieuses. Sans rien céder de la liberté, elle doit demander beaucoup à la charité. Méconnue et calomniée par des théoriciens ou des utopistes orgueilleux, celle-ci n'est point sans doute une panacée —